Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 19 (1945)

Heft: 2

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

ÉTAT NOMINATIF

Adhésions:

1. M. Edmond Aubert, stud. litt., 8, avenue Davel, Lausanne.
2. Mlle Fernande Barraud, maîtresse secondaire, 25, chemin du Levant, Lausanne.
3. Mlle Henriette Béguelin, stud. litt., 21, chemin du Grey, Lausanne.
4. Mlle Odette Isely, stud. litt., Begnins.
5. Mlle Lucette Jaccard, stud. litt., villa Mont-Paisible, chemin du Mont-Paisible, Lausanne.
6. Mlle Jeanne Jaton, stud. litt., 3, avenue de Riant-Mont, Lausanne.
7. M. Jean-Claude Piguet, stud. litt., 31, avenue du Mont-d'Or, Lausanne.
8. Mlle Marie-Louise Studer, licenciée ès lettres, Viège.
9. Mlle Francine Subilia, stud. litt., 5, chemin du Martinet, Lausanne.
10. Mlle Marie-Antoinette Tardent, stud. litt., 1, rue de la Grotte, Lausanne.

Démissions:

Mme M. Dyer, M. M. Meijer.

COMPTES RENDUS DE CONFÉRENCES

Conférence de Jean Villard, au Théâtre municipal, le lundi 22 janvier 1945 et redonnée le samedi 17 mars, sur *Gilles et ses Chansons.*

Il est trop d'artistes et de conférenciers qui, se contentant des succès acquis et se fiant désormais à leur réputation, colportent sans scrupule, d'année en année et de ville en ville, le même programme de récital, les mêmes propos. L'art n'est plus pour eux qu'un prétexte à affaires. Gilles n'est pas de ceux-là et, lorsqu'il entreprend une nouvelle conférence, il ne pense pas à la réussite de la précédente en se disant qu'il ne court aucun risque, il pose au contraire de nouveaux problèmes, se livre à d'audacieuses expériences dont il attend avec appréhension le résultat. Jamais il ne cède à la facilité, jamais il ne se tient pour satisfait, pour « arrivé ». L'art, pour lui, est continuel effort et dépassement de soi-même.

Gilles et ses Chansons, ce pouvait être une suite d'aimables anecdotes, illustrées de chansons éprouvées. Gilles a voulu donner tout autre chose. La discrète confidence de sa carrière, le premier appel de la chanson au cours de l'enfance,

le souvenir de Jaques-Dalcroze, les essais, les surprises, la soudaine renommée ? Oui, et davantage. Une esthétique de la chanson ? Sans doute, et encore plus. Le tableau d'une époque, avec ses duperies politiques, le scandale de la misère et de la finance, la sourde indignation populaire, la menace oppressante de la guerre, la catastrophe enfin avec son désespoir, ses lâchetés, la résistance et son héroïsme ? Ce n'était pas tout. Un regard jeté sur un demain qui est déjà aujourd'hui, un appel à l'espérance, à l'amour fraternel, à la solidarité, au sacrifice. Au total, un beau témoignage d'humanité.

Mais Gilles n'a pas seulement apporté une somme d'expériences et de réflexions d'une incomparable richesse spirituelle. Il a présenté aussi, avec l'aide précieuse d'Edith Burger, d'une verve si incisive et dont la voix vaut tout un orchestre, un admirable spectacle où s'allient harmonieusement la parole, simple et directe, toujours savoureuse, souvent cinglante d'ironie ou vibrante d'émotion généreuse, le geste, qui suscite les paysages, évoque la vie de la mer et de la terre, le travail de la main et celui de la machine, la musique, parfois dure, martelée, âpre, comme dans *Dollar* ou dans *Vingt Ans*, parfois allègre et enthousiaste, comme dans *La belle France*, ou encore tendre et délicate comme la mélodie de *L'Adieu du Soldat*, ou envoûtante comme celle de *La Rue*, grave, décidée, irrésistiblement entraînante enfin comme dans *La Cité nouvelle*, véritable épopée du renouveau de l'humanité. Un spectacle où le comique trouve encore sa place, avec *Le Männerchor de Steffisburg*, et dont la variété de tons, d'aspects, d'intentions se concilie, grâce à un art accompli des transitions, avec les exigences les plus sévères de cohérence et d'équilibre.

Le secret de Gilles ? Il se ramène peut-être au souci primordial de la vie. Plutôt que de disserter, il fait vivre : vivre, par un court sketch entre une Edith transformée en chanteuse de caf' conc' et un Gilles devenu pour quelques secondes un vaniteux éditeur de chansons, une audition d'une scie à succès financier garanti, vivre par l'esquisse d'un rythme la chanson qui prend forme et s'impose à l'esprit, vivre par le dialogue la rencontre que fait Gilles d'Edith et leur amicale collaboration. Et c'est parce qu'il aime et célèbre la vie que Gilles a réussi à faire de la chanson, par rapport au théâtre, ce qu'est aux grands genres le sonnet, non plus un art mineur, mais, par la densité poétique et l'efficacité, un art de premier plan. A quelle œuvre en effet, sinon à celle de Gilles, saurait-on mieux appliquer ce vers de Hugo : *Une chanson travaille à l'immense univers ?*

G. Guisan.

* * *

M. Henri Guillemin a donné, à l'Aula du Palais de Rumine, du 29 janvier au 26 février 1945, un cours en cinq leçons sur *La Pensée de Victor Hugo.*

Dans les quelques paroles excellentes qu'il adressa au conférencier pour lui souhaiter la bienvenue au nom des Etudes de Lettres, M. Gilbert Guisan fit remarquer qu'en choisissant son sujet M. Guillemin ne pouvait pas encourir le reproche d'avoir recherché un succès facile. On peut ajouter qu'il n'a pas

recherché, dans la manière de traiter son sujet, un succès dû à la nouveauté : il n'avait pas, cette fois-ci, de documents inédits à produire, ni non plus la prétention, comme il arrive à certains, de révolutionner la critique, dût la vérité en souffrir. M. Guillemin a voulu être juste et contribuer à corriger l'opinion trop désavantageuse que beaucoup de gens se sont faite de Victor Hugo, faute de le connaître assez bien.

D'une œuvre aussi abondante, d'un auteur qui a eu un tel retentissement, il ne pouvait s'agir de donner, en cinq conférences, une image complète. Ce qu'il y a de moins discuté, en Victor Hugo, c'est l'artiste. (« Il savait son métier, celui-là », a dit Péguy.) Ce qu'il y a de plus important, c'est le poète, lyrique, épique, satirique. Tout cela, M. Guillemin a renoncé à le considérer, se bornant à étudier de Victor Hugo la pensée, qui passe communément, en dépit de l'ouvrage que lui a consacré le philosophe Renouvier, pour banale et superficielle. Peut-être a-t-il estimé que c'est sur ce point surtout que justice doit encore être rendue à l'auteur de *Ce que dit la Bouche d'Ombre*. Peut-être aussi M. Guillemin s'intéresse-t-il davantage, dans la littérature, aux hommes et aux idées qu'à la création artistique et à la forme.

La pensée *esthétique*, idées du poète sur son art et sur la langue, la pensée *politique*, enfin la pensée *philosophique* et *religieuse*, tels sont les trois aspects sous lesquels le conférencier s'était proposé d'étudier son sujet.

La première leçon ne fut qu'une introduction.

M. Guillemin commença par citer quelques jugements d'écrivains et de critiques sur Victor Hugo. La sévérité domine : les uns, comme Faguet, Brunetière, Thierry-Maulnier se montrent incompréhensifs, injustes ou passionnément hostiles ; les autres accompagnent leurs éloges de graves réserves, tel Péguy ou André Gide, ou n'arrivent à l'admiration qu'après avoir longtemps professé le mépris, comme Claudel, qui présente avec Victor Hugo des ressemblances que M. Guillemin notera plus tard au passage.

Dans un genre qui tient à la fois du cours universitaire et de la conférence, faut-il faire une place à la bibliographie ? Oui, mais à condition de se borner au plus important et d'orienter l'auditeur par des jugements de valeur sur les ouvrages cités ; c'est ce que fit le conférencier dans la deuxième partie de sa leçon, non sans tomber un peu dans la nomenclature.

Il acheva son introduction par une esquisse biographique rapide, très rapide : trente minutes pour donner une idée d'une vie qui a presque rempli le XIX^{e} siècle, d'un homme qui a beaucoup aimé, souffert, combattu, qui a été le chef de l'école romantique, l'adversaire intraitable de Napoléon III, c'est peu. M. Guillemin réussit cependant à marquer les principales étapes de cette existence : l'enfance de Victor Hugo, qui grandit sous l'influence de sa mère divorcée, femme sceptique en matière de religion, ralliée par opportunisme à la cause monarchique ; la jeunesse, pendant laquelle il connut la gêne matérielle, mais aussi les joies d'un amour pur et fervent pour cette Adèle Foucher qu'il épousa à

l'âge de vingt ans ; les hésitations entre l'idéal et l'ambition, vers la trentaine ; les tumultes du cœur chez ce mari déçu, infidèle, aimant pourtant, chez ce père passionné ; l'assombrissement de la pensée ; puis la recherche délibérée des succès matériels et des honneurs sous le règne de Louis-Philippe, dont la protection lui ouvre les portes de l'Académie et l'accès à la pairie, cependant que la critique s'acharne sur le poète trop ambitieux dont la popularité baisse ; en 1848, le sursaut d'une conscience qui s'était engourdie, la revanche de l'idéalisme sur l'opportunisme, lorsque Victor Hugo embrasse enfin la cause de la république et de la liberté et, pour elle, accepte, choisit de vivre, pendant près de vingt ans, période de germination poétique intense, exilé de cette France qu'il aime ; puis le retour à Paris dès la chute de l'Empire, à la veille du fameux siège dont le poète partagea vaillamment les peines ; les hauts et les bas de sa popularité, à l'époque de la Commune, les deuils personnels, adoucis par les joies du grand-père ; la vieillesse enfin, pas toujours très digne, un peu égoïste ; l'arrêt presque complet de la production, mais non des publications, dès 1878, à la suite d'une sorte d'attaque, sept ans avant la mort. Et chemin faisant, M. Guillemin de faire ressortir les traits dominants de cet homme plus généreux qu'habile, de ce caractère plus noble que vil.

L'exposé des idées de Victor Hugo sur son art remplit la deuxième leçon et occupa une partie de la troisième ; ce fut, à notre avis, une des parties les plus intéressantes du cours. Jusqu'en 1824 environ, Victor Hugo n'est guère, en poésie, qu'un « brillant sujet », mais à partir de cette date s'affirme en lui le don remarquable qu'il avait de voir les choses d'un regard neuf, ingénu ; ce n'est pas par hasard que ce grand visuel fréquenta la société de peintres comme Louis Boulanger. A l'amour qu'il a pour les « choses vues » s'apparente le goût très vif de Victor Hugo pour le concret ; pour lui comme pour les étymologistes, l'*idée* se rattache à l'*image*. Mais si le poète des *Contemplations* regarde les choses avec une attention si passionnée, c'est qu'il voit en elles plus que leur apparence première ; il dépasse de beaucoup les purs réalistes que, d'ailleurs, il n'aimait guère. Il est persuadé que tous les objets sont des signes, que tout, dans l'univers, « cet hiéroglyphe énorme », *dit* quelque chose, que tout est solidaire, que le monde est Unité, qu'il est le « poème de Dieu », poème que le poète doit déchiffrer, interpréter, traduire en langage d'homme, recréer, à l'instar de Dieu, mais avec des mots. Dans cette recherche, le poète a des démarches qui lui sont propres. Par l'imagination, qu'il a plus vive et plus active que le commun des hommes, il saisit les analogies qui relient les choses ; aussi la métaphore est-elle bien plus qu'un ornement du style ou qu'un jeu de l'esprit ; elle est un coup de sonde dans le mystère de l'être : la mer est véritablement « la grande pleureuse » ; une parenté réelle unit, sous la similitude de leur apparence, l'araignée, la pieuvre, la rosace et le soleil. Par le rêve, « vision confuse des réalités qui peuplent l'infini », le poète arrive à une connaissance intuitive qui est souvent refusée au savant. Enfin le langage

lui-même n'est pas seulement pour le poète instrument d'expression, mais aussi d'exploration. Victor Hugo a le sens du mot ; à la curiosité féconde de l'étymologie, il joint « le flair du vocable », que sa pensée caresse amoureusement ; plus encore : il a conscience du pouvoir redoutable du verbe, devant lequel il éprouve comme un effroi sacré : « Les mots sont les passants mystérieux de l'âme », « fou qui s'en joue », car « la chose dans le mot revit ». Victor Hugo n'a pas seulement, comme tous les vrais poètes, le sens des sonorités verbales, il va jusqu'à penser qu'un rapport nécessaire unit la chose et les sons du mot par lequel on l'*appelle* ; il est attentif même à la figure que font sur le papier les mots et les lettres, et son imagination l'emporte parfois si avant qu'on ne peut plus le prendre au sérieux : ne voit-il pas dans l'« h » de l'ancienne orthographe « throsne » l'image du royal fauteuil ? L'on ne s'étonnera pas après cela que la rime, loin d'être pour lui, comme elle l'était pour Boileau, l'antagoniste de la raison, soit « le hameçon qui me pêche les idées », et l'on comprendra aisément que le rythme de la phrase ou du vers soit pour lui la traduction des rythmes de l'univers lui-même, l'expression des « battements de cœur du monde ».

Du moment que Victor Hugo considère le poète comme l'interprète de l'œuvre de Dieu et la poésie comme la révélation des réalités les plus hautes et des vérités les plus mystérieuses, il ne saurait évidemment approuver la doctrine de l'art pour l'art, ni souffrir les poètes qui, détachés de tout ou repliés égoïstement sur eux-mêmes, cultivent la pure fantaisie ou se moquent de l'influence que pourraient exercer leurs productions. Cela ne signifie pas que la beauté, même sans intention de servir, soit dépourvue de toute valeur, mais plutôt que la beauté de pure forme n'existe pas, la beauté étant la manifestation extérieure du vrai, du bien, de la grandeur. La poésie doit être utile au sens le plus large du mot, en éclairant l'homme sur lui-même et sur le monde, en ouvrant son cœur aux idées les plus généreuses. Le poète est un prophète, un mage, un prêtre.

Appuyée sur de nombreuses citations prises dans les parties les plus connues et les moins connues de l'œuvre, l'étude de M. Guillemin démontra que les conceptions de V. Hugo sur son art rejoignaient parfois celles des théoriciens ou des poètes les plus modernes : Roland de Renéville, Claudel, les surréalistes. Tout le monde, peut-être, ne s'en doutait pas.

Dans la fin de sa troisième leçon, M. Guillemin prétendit illustrer l'art et la technique de Victor Hugo par quelques exemples. Après avoir accordé de larges mais sommaires concessions aux contempteurs du poète, il fit une série de citations dans l'intention de signaler « quelques beautés méconnues » dans l'œuvre de Victor Hugo. Ces textes, pour la plupart, ne nous ont pas paru très bien choisis pour représenter l'art d'Hugo, ni pour illustrer ses idées sur la poésie. Nous n'avons pas très bien compris leur raison d'être au milieu d'un cours consacré à la pensée du poète, ni la nécessité de placer à leur suite une autre série de lectures pour montrer qu'il y avait parfois en Victor Hugo un humoriste et un désabusé.

Dans sa quatrième leçon, M. Guillemin commença par retracer la carrière politique de Victor Hugo. Sous l'influence de sa mère et des opinions qui étaient alors en crédit, il est, à l'époque de la Restauration, monarchiste et antilibéral. Dès 1824 cependant, une évolution se dessine ; des préoccupations humanitaires se font jour dans ses écrits. Mais sous Louis-Philippe, Victor Hugo paraît plus soucieux de parvenir, de réussir, que d'avoir, en politique, un idéal. Ce n'est qu'après la Révolution de 1848 qu'il prend nettement conscience des tendances républicaines et libérales qui sont dans sa nature et qu'il les affirme. M. Guillemin entre ici dans quelques détails sur la politique à l'époque de la IIe République et porte des jugements sévères sur l'attitude des catholiques conservateurs, afin de prouver que Victor Hugo est devenu libéral par conviction, par idéal, indigné par l'hypocrisie de la droite et par la politique équivoque de Louis-Napoléon et non, comme des biographes l'ont prétendu, par ambition déçue et par dépit personnel.

La pensée politique de Victor Hugo ne variera guère à partir de ce moment. Elle peut se définir sommairement ainsi : l'Etat est au service de la personne ; les inégalités naturelles ne doivent pas être aggravées par des inégalités d'institution ; l'ordre vrai suppose l'équité, non l'écrasement ; tout pouvoir conquis par la force est illégitime ; la solidarité et l'union doivent régner dans la nation, et entre nations ; la politique ne doit pas faire abstraction de la morale. M. Guillemin montre que Victor Hugo n'a pas été aveuglé autant qu'on l'a dit par ses convictions généreuses ; il a su reconnaître que la Révolution avait commis des crimes, que les humbles sont parfois animés par l'envie plutôt que par le sentiment de la justice ; son internationalisme ne l'a pas empêché d'aimer la France, comme une nation élue, et de la chanter dans des élans dignes de Péguy.

La cinquième et dernière leçon porta sur la pensée philosophique et religieuse de Victor Hugo.

Bien qu'élevé en dehors de toute foi et de toute pratique religieuses, Victor Hugo se dit catholique au moment de ses débuts dans la carrière littéraire, comme il se dit, à la même époque, royaliste ; ses enfants feront leur première communion ; lui-même entre volontiers dans les églises pour y prier ; il dénonce à plus d'une occasion l'action pernicieuse de Voltaire contre la foi. Cependant on le voit de bonne heure assez indifférent aux dogmes et aux rites ; il ne va pas souvent à la messe ; Dieu lui paraît plus présent dans la nature qu'aux cérémonies du culte. Après 1848, sa rupture avec le parti des catholiques conservateurs a pour conséquence une hostilité croissante contre le clergé, qui trahit, selon lui, la cause du peuple et de la liberté et accepte une tyrannie comme celle de Napoléon III. Il se tourne même contre le dogme : décidément le catholicisme présente de Dieu une idée amoindrissante ; la Rédemption, l'éternité des peines sont des croyances inacceptables ; le christianisme est une religion de ténèbres, contraire à la joie et à la nature. La cassure entre Victor Hugo

et l'Eglise se fait définitive : « Je refuse l'oraison de toutes les Eglises », dira-t-il en 1833 en rédigeant ses volontés testamentaires.

Mais il ajoute : « Je crois en Dieu. » Il y a donc en Victor Hugo des convictions religieuses qui subsistent. Il n'a jamais pu se résigner à l'athéisme ; le pur rationalisme n'est pas pour lui le dernier mot. Sans doute n'atteignons-nous pas à la connaissance de Dieu, mais nous en avons la notion ; nous savons qu'il y a au-dessus de tout une volonté divine et bienfaisante. Comme les chrétiens, Victor Hugo reconnaît l'existence du mal sur la terre, conséquence nécessaire de l'imperfection d'un monde qui, s'il eût été parfait, ne se serait pas distingué de Dieu, mais il croit au triomphe final du bien. Il est homme d'espérance et de bonne volonté, « toujours prêt à Jéhovah » ; « soyons, dit-il, l'immense oui ». Il croit à la vertu de l'action philanthropique, à celle du pardon, de l'amour ; il est homme de prière. Et s'il est anticlérical et détaché des dogmes, il met pourtant le Christ à part parmi les « Mages », et n'est pas éloigné de le reconnaître pour le Fils de Dieu. En somme, Victor Hugo fut un esprit religieux ; il a réinventé un credo où se retrouvent des éléments non négligeables du christianisme dont il s'était détaché.

En dépit de son immense popularité, Victor Hugo est un poète mal connu, et le cours de M. Guillemin aura certainement porté ceux qui l'ont entendu à apprécier avec plus d'équité un auteur trop décrié.

H. Hentsch.

* * *

Pour diverses raisons, la journée consacrée à la lecture expliquée qui avait été organisée avec l'appui du Département de l'instruction publique et la collaboration de MM. les professeurs Bray et Bady a dû être renvoyée à l'automne prochain.

* * *

Le comité a fixé l'assemblée générale annuelle au samedi 2 juin à Grandvaux. Séance administrative le matin, repas en commun suivi de l'évocation de quelques souvenirs de la vie de la société pendant son premier quart de siècle (1920-1945), visite du musée Buttin-de Loës — tel est le programme d'une journée qui doit réunir de nombreux membres des Etudes de Lettres.

Editeur : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Rédacteur responsable : Georges Bonnard, Pully.
Impression : Imprimerie Centrale S.A., Lausanne.
Responsable de la partie des annonces : Imprimerie Centrale S. A., Lausanne.